Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 62 (1924)
Heft: 21

Artikel: Bonnes clientes
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-218771

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

AU PIED DU JURA

Le pied du Mont-Tendre donne naissance à plusieurs rivières, dont cinq ont un régime bien spécial (vauclusion, temporaire). Elles sont le trop plein de réservoirs qui existent certainement dans le sol fissuré du Jura et sont caractérisées par un temps d'activité très court ; celui de la fonte des neiges sur les hauteurs et des grandes chutes de pluie. Toutes les cinq ont un débit considérable et sortent de la montagne où celle-ci se rencontre avec la plaine, à l'altitude de 700 à 750 mètres.

La première à partir du sud est le *Toleur*, dont le cours très encaissé, commence dans la forêt au bas de la Combe de Fréchaux. Après avoir passé sous le pont de la route de Bière à Saubraz, la rivière contourne à l'ouest et au sud la Place d'armes de Bière pour se jeter dans l'*Aubonne*, après s'être augmentée de la *Saubrettaz*.

La source principale, rejointe immédiatement par d'autres secondaires, jaillit entre d'énormes pierres pour retomber blanche d'écume dans le lit qu'elle s'est creusée. Les grandes eaux de Versailles dont le temps d'activité est aussi limité, ne sont pas à comparer avec les grandes eaux du Toleur. Le Rouchévroz ou Gros chèvre voit le jour dans un buisson d'érables en pleine campagne, à dix minutes au-dessous du village de Mollens. Son eau se répand sur les prés d'alentour qu'elle irrigue, pour se réunir ensuite dans un lit d'à peine 300 mètres de longueur, au cours calme, qui contraste avec le bouillonnement de sa brusque sortie de terre. Le Rouchévroz est si inconnu qu'il n'est mentionné ni dans le Dictionnaire géographique suisse, ni dans celui du canton de Vaud, de Mottaz. Il est par contre marqué sur la carte au 1 : 25.000.

L'*Etrembloz* est la moins considérable des cinq. Elle prend naissance à peu de distance de la précédente, au fond d'un cirque, dont le boisement se limite au cirque lui-même, formant l'extrémité d'une colline qui s'appuie à la route de Mollens à Montricher. Là, point de source sortant d'un jet de la terre ou du rocher, mais une quantité de filets d'eau qui réunissent leur onde pure comme le cristal pour former un étang, barré du côté de la pente par un remblai naturel, sur lequel passe un chemin vicinal. Il faut voir ce lac en miniature par un clair matin de printemps ; les poètes en mal de rimes pourraient venir chercher là d'idylliques inspirations.

La petite rivière fait immédiatement après tourner la roue d'une ancienne scierie qui complète le paysage, elle coule ensuite dans la direction du bois de Fermens, entre deux haies, qui en dessinent le cours à travers la campagne.

Le bois de l'Etrambloz rappelle avec celui de Nernichens, situé entre Berolle et Mollens, le souvenir des exploits de cet homme intelligent, mais peu scrupuleux, qui sut si bien profiter de la crédulité de ses contemporains et s'appelait Bütti, alias Diable de Mollens. On respire dans ces deux forêts en miniature un certain mystère, qui est fait des scènes inénarrables, burlesques parfois, qui s'y sont passées. Celles-ci ont eu, au commencement du siècle passé, leur épilogue devant le tribunal d'Aubonne, où les rieurs furent, non pas du côté des victimes, mais de cet habile gaillard qui sut les plumer, c'est le cas de dire, avec un art diabolique.

La *Malagne* s'échappe de la montagne en deux bras qui se rejoignent immédiatement, à cinq cents mètres de Montricher, près de la route conduisant à Mollens. Ce qui caractérise cette rivière c'est l'impétuosité. Son cours rapide est encombré de gros blocs qu'elle a au cours des siècles déposé dans son lit. C'est à grand bruit qu'elle suit son chemin et lorsque brusquement, après des mois d'inactivité elle se met à couler, les gens de Montricher, qui l'entendent depuis leur village se disent : voilà la Malagne qui « enmode ».

Comme le Rouchévroz et l'Etrembloz, elle est tributaire du *Veyron* qu'elle rejoint après un cours de trois kilomètres, entièrement sur le territoire de Montricher.

Enfin il me reste à signaler la source supérieure de la Venoge, connue sous le nom de Tête du Puits qui sort au-dessus de l'Isle, d'un entonnoir au fond duquel s'ouvre une fissure de rocher pouvant donnre passage à un homme. A sec, la plus grande partie de l'année, cette ouverture a quelquefois tenté de timides explorateurs mais qui, à ma connaissance, n'ont jamais fait de découvertes sensationnelles.

En temps d'activité, elle est magnifique à voir. Elle descend de cascade en cascade, creusant son lit de rocher et apportant le volume de ses eaux qu'elle réunit, au village même de l'Isle à celui des sources plus régulières du *Chauderon*, de la *Venogette* et des *BellesFontaines*, qui s'alimentent certainement au même réservoir que la Tête du Puits.

Là s'arrête pour la Venoge tout au moins, le domaine de la Suisse inconnue; le bassin si souvent admiré, qu'elle forme devant le château de l'Isle, n'est, comme la *Tine de Conflans* et le reste de son cours, plus à découvrir.

Du Toleur à la Venoge, il n'y a guère que dix kilomètres, c'est une promenade qui, le diligent chemin de fer Morges-Bière aidant, peut se faire d'un après-midi. Peut-être, la saison étant favorable, vous tentera-t-elle, lecteurs du *Conteur*?

Dans ce cas permettez qu'avant de partir, je vous donne un conseil :

Il vous arrivera certainement qu'entraîné par tel détail de paysage ou tout simplement par le cours du Rouchévroz et de la Malagne, de fouler les maigres gazons des marais de Mollens ou de la plaine pierreuse de Montricher.

N'en ayez nul souci : les paysans du Pied du Jura qui sont gens intelligents n'y regardent pas de si près. Cependant si quelque grincheux vous faisait remarquer que les prairies ne sont pas routes pour vagabonds ; prenez l'air que les circonstances exigeront et inspirez-vous de cette histoire que raconte le Doyen Bridel dans le *Conservateur Suisse*.

Un ministre d'un caractère assez original s'étant égaré au pied des Alpes de la paroisse de Montreux, entre dans un pré pour retrouver sa route. Tout à coup un énorme paysan sort d'une baraque voisine et l'arrêtant brusquement, lui crie d'une voix de tonnerre:

— Vous paierez l'amende ! Qui êtes-vous pour fouler ainsi mon herbe ?

— Que je suis? répond le coupable, en prenant le ton d'un acteur tragique :

Je suis un voyageur que l'ennui décourage ;
Mes pères m'ont frayé ce pénible chemin :
Mes pères ont passé... je passe et mon voyage
Et déjà proche de sa fin.

A l'ouïe de cette strophe d'une pièce de Racine, débitée de la manière la plus théâtrale, le paysan tout ébahi tire son bonnet et dit du ton le plus honnête :

— Excusez, Monsieur ! je ne savais pas tout ça. Je vais vous remettre au bon chemin.

A. Besson.

N. B. — Toutes les sources du Jura celle de la Malagne en particulier est particulièrement belle au moment de la fonte des neiges. D'une journée l'on peut très bien les visiter.

Bonnes clientes. — Par un jour de pluie, deux dames et un enfant entrent dans un magasin. Elles vont au rayon des tapis et se font montrer tout ce qu'il y a. Pendant une bonne heure, les employés déplient et replient les lourdes pièces.

Soudain, une des dames se penche à l'oreille de l'autre et lui dit tout bas :

— La pluie a cessé, partons !

— Oh ! encore quelques minutes, répondit l'autre, ça amuse tant le petit de les voir dérouler leurs tapis.

Ce n'est pas ça... — Qu'as-tu donc ?... tu as l'air tout attristé ?

— C'est qu'il y a vraiment de quoi !...

— Raconte...

— J'avais écrit à mon père de m'envoyer de l'argent pour payer mon tailleur, et, au lieu d'argent, devine ce que m'a envoyé l'auteur de mes jours ?...

— Je cherche en vain...

— Il m'a envoyé... la facture acquittée !

ELSI, L'ÉTRANGE SERVANTE

(Suite.)

Un tel aveu était au-dessus de ses forces. Christen — elle en était convaincue — renoncerait à elle dès qu'il saurait son véritable nom. Elle ne connaissait que trop, hélas ! la triste réputation de son père dans tout le pays : on eût préféré cent fois, dans la vallée, une fille de journalier à celle d'une famille mal notée. — Plus d'une pauvre fille se trouve tout heureuse à l'idée d'épouser un homme riche ; elle pense à ses parents ; c'est un rayon de soleil qu'elle voudrait apporter dans leur existence, dans leur vie triste et misérable. Mais la fille de mauvais parents, quelle différence ! De quoi se réjouirait-elle ? Dans sa nouvelle famille, elle n'apporte que honte. — L'ancienne, elle ne peut la délivrer ni de l'opprobre ni des vices qui la rongent.

Quant au père d'Elsi, il n'y avait plus rien à tenter à son égard : lui donner de l'argent, c'était jeter de l'huile sur le feu ; — le garder près d'elle, elle ne pouvait s'y résoudre. Comment donc le demander à un autre, à un mari ?

Telle est la malédiction que de mauvais parents attirent sur leurs enfants. Le poison continue son œuvre de destruction longtemps après leur mort. Leurs corps ne sont déjà plus que poussière, et leur mauvaise renommée, comme un spectre fatal, sort du tombeau pour s'attacher aux pas de leurs enfants. Elle vient s'opposer, obstacle invincible, au bonheur qui pourrait leur sourire encore.

Si Christen avait pu voir les larmes de son amie, entendre les soupirs et les prières qui s'échappaient de son âme, la colère eût disparu ; en redoublant d'amour, il eût fini, peut-être, par découvrir ce mystère.

Mais Dieu a caché — non sans raison — aux yeux des autres, ce qui se passe dans le cœur de chacun.

L'idée de fuir de nouveau, de profiter de la nuit, — comme la première fois, quand elle quitta sa vallée natale, — se présenta souvent à l'esprit de la jeune fille. Elle n'en eut pas le courage : que ne dirait-on pas sur son compte ? On l'accuserait de s'être sauvée comme un voleur ; on supposerait quelque autre crime plus horrible encore. Mais au fond, ce qui la retenait, c'était un tout autre motif qu'elle n'osait s'avouer à elle-même.

Souffrance cruelle ! Se trouver si près d'un bonheur inespéré, le toucher du doigt, et voir se dresser devant soi un fantôme qui vous en sépare à jamais ! Et ce fantôme, ses yeux seuls le voyaient, elle n'osait en parler, ni même laisser couler ses larmes. A elle, au contraire, les reproches les plus amers ; à elle, qui par sa fierté, par ses dédains, semblait repousser le bonheur.

Christen n'était pas seul à les lui faire. La paysanne, de son côté, s'était aperçue de l'amour de Christen : elle chérissait Elsi comme une sœur, et souhaitait de tout son cœur de la voir heureuse (en cela peu de maîtresses lui ressemblent.

La froideur d'Elsi, ainsi que son manque de confiance, mettait la brave femme dans tous ses états. Elle allait, dans ces moments-là, jusqu'à soutenir qu'Elsi devait avoir quelque méchante action sur la conscience, puisqu'elle ne voulait confier son secret à personne, pas même à sa maîtresse.

Elsi se morfondait, mais ne se décidait ni à fuir, ni à saisir le bonheur.

Au Jour de l'an, Elsi devait se rendre à Berthoud avec sa maîtresse. C'était encore l'ancien jour de l'an, c'est-à-dire celui qui commence l'année d'après l'ancien calendrier, le calendrier russe.

En outre c'était jour de marché. Il y avait foule. La jeunesse s'en donnait à cœur joie. Parmi les vieillards, l'entretien roulait surtout sur les Français, dont on parlait beaucoup alors ; ils voulaient, disait-on, attaquer le pays, mais on allait leur donner une brossée qui compterait. A peine, par-ci par-là, une ou deux voix timides se hasardaient-elles à parler de liberté, d'égalité, de la tyrannie des seigneurs de Berne.... ; on observait une grande prudence en parlant de tout cela, car, pour nos gens des montagnes, le diable et les Français, c'était tout un.

Lorsque la paysanne eût terminé ses affaires, elle se dirigea vers l'auberge, comme elle avait l'habitude de le faire avant de se remettre en route pour la maison. Un jour de nouvel an surtout comment y manquer ?